

Un livre : « Récits d'un chirurgien, » du Dr H. Guinchard

Le courrier quotidien procure parfois des surprises heureuses. C'est ainsi qu'un matin récent je découvris au milieu d'un flot de lettres et d'une débauche de publicités accrocheuses, soigneusement enveloppé, le livre de notre ami le Docteur Henri GUINCHARD. Sa couverture blanche liserée de bleu faisait sur ma table une belle tache claire. Pour une surprise elle était réussie !

De prime abord le titre « Récits d'un chirurgien » me désarçonna, les livres de guerre et de captivité constituant « l'essentiel » de mes lectures — service du Lien oblige —, celui-ci faisait un peu figure d'intrus. Après les tragédies collectives, les maux de la vie de chaque jour dans les blocs opératoires, n'était-ce pas un peu trop pour moi ?

J'ai pourtant ouvert ce livre — deux cents pages tout juste — et j'en ai achevé la lecture en deux étapes de deux heures, conquis, intéressé, nullement déprimé, et peut-être un peu plus savant de deux ou trois choses que j'ai apprises là...

On comprendra aisément que je me refuse à parler du livre lui-même, je veux dire de son contenu, de sa substance spécifique, les actes chirurgicaux relatés et les conceptions ou théories qui les sous-tendent, qui ne sont pas de ma compétence et qui n'ont pas leur place ici. Mais pour autant je ne saurais taire le sentiment que cette lecture m'a procuré, la découverte d'un thérapeute efficace et d'un homme de qualité, attentif à ses malades, soucieux de ne leur nuire en rien — primum non nocere —, recherchant, fût-ce contre les règles les plus classiques, la méthode qui leur apportera le plus qu'ils attendent de lui.

D'une grande probité dans son exposé, il ne cèle pas ses échecs mais il en cherche les raisons, il s'informe, il lit — même les auteurs anciens —, il consulte et va voir ailleurs ce que l'on fait. Sa vérité n'est pas exclusive de celle d'autrui.

Ayant exercé pendant un demi-siècle tant en milieu civil que militaire — il soigna personnellement à la prison interalliée de Spandau le Dr. Funk, Ministre de l'Economie et Directeur de la Reichsbank — GUINCHARD se garde de tout dogmatisme et ne veut voir que les seuls résultats de sa pratique, fussent-ils obtenus contre la théorie. Il relate des faits, observés avec le maximum d'exactitude, il n'en tire pas nécessairement des conclusions formelles mais ne s'attend pas à recevoir l'approbation de ses confrères. C'est le type même de l'homme-médecin en recherche de communion avec l'homme-malade. De leur nécessaire entente l'art de guérir acquiert à coup sûr une autre dimension. Il y a là assurément un comportement de praticien assez peu répandu dans un temps où la médecine et la chirurgie — l'auteur ne sépare pas les deux disciplines, il les exerce l'une et l'autre — se démultiplient à l'excès, se spécialisent et tendent à s'ignorer, pour le plus grand dommage du patient, alors que selon le précepte oublié de Bichat,

« l'art de guérir est un tronc, dont la médecine et la chirurgie sont les branches, partout ces branches entrelacent leurs rameaux, elles se confondent ».

La relation médecin-malade dans la recherche et l'application d'une thérapie appropriée à chaque cas est au centre des préoccupations du docteur GUINCHARD qui écrit en conclusion de son livre :

« (Puisse-t-il), tout imparfait qu'il soit, inciter mes frères en Médecine à réfléchir davantage à ce que leur ont appris leurs Maîtres, et à ce que peuvent leur apprendre de plus leurs malades. S'il y parvient, ne serait-ce qu'en cela, il aura déjà atteint son but principal ».

Ecrit pour la profession, cet ouvrage devrait, nous semble-t-il, trouver quelque audience au-delà des cer-

cles médicaux et para-médicaux, dans ce très large public que tout ce qui touche à la souffrance des hommes ne laisse pas indifférent.

Pour terminer ces brèves remarques, arrêtons notre pensée sur cette page du livre, véritable règle de vie et de mode d'être, que notre toubib estime propre à procurer le meilleur équilibre du corps et de l'esprit :

« Pour la recherche de la santé, comment orienter le cortex tout-puissant dans un sens favorable ? Des jeux, de bons repas, en compagnie d'amis, pas trop souvent, détendent l'esprit obsédé par les soucis quotidiens. De longues marches à pied au grand air sont encore plus efficaces. Par une vie calme et régulière, une bonne orientation morale il faut réduire les soucis, les émotions, les contrariétés. Il faut rejeter les mauvaises pensées, les haines, les jalousies, et aussi le surmenage. En ne déviant pas de la ligne droite on a la meilleure chance d'accéder à la sérénité de l'esprit et à la paix de la conscience. Cela procède d'une bonne philosophie, qui incite à prendre de la hauteur, à réduire à leur juste importance dans l'espace et dans le temps les incidents fâcheux quasi inévitables qui tendent à nous obséder » (...)

Le professeur Lazorthes, Membre de l'Institut, écrit dans sa préface : « La lecture de l'ouvrage du Docteur Guinchard a été pour moi un retour aux sources pures de la médecine ». Le lecteur profane, lui, a rencontré avec bonheur, sous le scalpel et l'aiguille, un homme de cœur et de raison.

J. Terraubella.

N. B. - Pour recevoir ce livre, veuillez écrire à :

Docteur Henri GUINCHARD,
Le Montoux 39300 Champagnolle
en joignant 200 F par chèque bancaire ou postal ou mandat, ainsi que votre adresse.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

● NOUS SOUHAITONS LA BIENVENUE A NOS NOUVEAUX ADHERENTS :

TRAPET Pierre, 3, Impasse de la Croix, 21370 Velars-sur-Ouche.

MAFFEIS Marius, 54700 Pont-à-Mousson.

VICARIO André, 12, Av. du Dr Flament, 95240 Corneilles-en-Parisis.

SOULIER Fernand, 6, rue des Islandais Cesson, 22000 Saint-Brieuc.

◆ Nous avons reçu plusieurs lettres de nos amis qui nous font le reproche de ne pas faire paraître leur nom dans le journal.

Qu'ils sachent bien que nous faisons l'impossible pour n'oublier personne. Mais comme tout être humain nous sommes faillibles. Qu'ils veuillent bien nous pardonner et qu'ils sachent que nous sommes de moins en moins nombreux au bureau et obligés de répartir le courrier au fur et à mesure qu'il nous arrive, et suivant la place disponible sur Le Lien.

Rien n'empêche nos amis de nous en faire la réclamation, nous en tiendrons immédiatement compte.

Merci de votre compréhension et merci de leur fidélité et de leurs dons envers notre Caisse de Secours à nos amis :

PEUTOT Bernard, 06230 Villefranche-sur-Mer.

REGNIER Noël, 12390 Rignac.

LE DOARE René, 29127 Plomodiern.

DESMET Roger, 59000 Lille.

MOREUX Emile, 58400 La Charité-sur-Loire.

MEJEAN Auguste, 48400 Florac.

FAURE Pierre, 33501 Libourne, qui a la gentillesse de nous faire un don pour la seconde fois cette année.

Mme GUENIER Etienne, 28500 Vernouillet.

LELONG François, 58340 Cercy-La Tour.

L'Abbé PORCHERET Henri, 44270 Machecoul.

VIDON Lucien, 28000 Chartres.

Mme BERCHOT-RUGET, 94410 Saint-Maurice.

CAILLON Louis, 05000 Gap.

MOREL Jean, 02600 Villers-Cotterets.

CROIZET Henri, 34000 Montpellier.

Mme JACQUET Gisèle, 51350 Cormontreuil.

Mme RIGOT-DERISOU, transmis par notre ami VIALARD.

DUPREE René, 91550 Paray-Vieille-Poste.

FRACOU René, 26200 Montélimar.

LAGUERRE Camille, 33300 Bordeaux.

FERRI Antoine, 78110 Le Vesinet.

AUBERT Louis, 07200 Aubenas.

Mme MERCIER Irène, de Charleroi, en souvenir de son mari, le Médecin-Colonel MERCIER, prisonnier au lazarett de Sandbostel.

DE SOUTTER R., 59140 Dunkerque.

PIERRE Marcel, 88250 La Bresse.

M. et Mme LUCAS Jean, 64420 Soumoulou, de la famille de notre ami Terraubella, qui tiennent à verser un don pour notre C. S. Merci pour leur générosité.

Ainsi qu'à :

GANNE Marcel, 10270 Courteranges.

Mme BONNIN Lucien, 17100 Saintes.

FABRE Jean, 82000 Montauban.

RAMPILLON Robert, 49100 Angers, de qui nous sommes heureux d'apprendre que son état de santé s'est bien amélioré.

Nous souhaitons bon anniversaire à LEFEVRE Raymond et à son épouse qui ont fêté leurs noces d'or le 22 avril à Saint-Georges-d'Oléron. Espérons qu'ils fêteront également leurs noces de diamant en pleine forme. Notre ami MESNIER Maurice, 06530 Peymeinade envoie ses amitiés à tous.

Nous nous excusons auprès de notre ami AUVILLE Léon qui n'a pas reçu notre journal depuis plusieurs mois, mais nous n'avions pas sa nouvelle adresse. Le mal est réparé et nous le remercions encore une fois pour sa cotisation et son don pour notre C. S.

Nous n'oublions pas notre amie Mme BLOT Clémentine, 30500 Saint-Ambroix, qui elle, n'oublie jamais notre Caisse de Secours.

Ainsi que :

AUVILLE Léon, 10150 Pont-Sainte-Marie.

GADRAT Pierre, 28500 Vernouillet.

JEAN Pierre, 30600 Vauvert.

DUCROT Jean, 12370 Belmont-sur-Rance.

PIQUENOT François, 50130 Octeville, qui s'excuse de présenter ses vœux avec beaucoup de retard et ajoute : « Malheureusement, en lisant Le Lien, on constate que beaucoup de nos anciens compagnons de misère nous quittent. Les plus jeunes atteignent 70 ans, c'est la loi de la nature, nous ne pouvons que subir ! »

CASSANT Roger, 47110 Ste-Livrade-sur-Lot.

BREARD René, 75016 Paris.

DELEAU-DESHAYES, 75017 Paris.

GEISSMANN Armand, 67000 Strasbourg.

BARREAU Marcel, La Flèche 72200.

BENARD Robert, 94170 Le Perreux, qui se trouve en ce moment hospitalisé à Brévannes pour une paralysie des membres inférieurs, et à qui nous souhaitons un prompt rétablissement. La cotisation et son don pour notre C. S. nous ont été envoyés par son fils que nous remercions vivement.

GRESSEL Emile, 75017 Paris.

MANQUAT Marcel, 38660 Le Touvet.

GONVERS Armand, 06400 Cannes.

DESPAIGNES Antoine, 44100 Nantes.

DUNAND Benoît, 69310 Pierre-Bénite.

DUFRIEN Alfred, 91120 Palaiseau.

LEFEVRE Georges, 60120 Breteuil.

NORMAND A., 80400 Ham.

MARGOT Henri et Suzanne, 52250 Longeau-Percey.

CHAMPEVAL Léonard, 19300 Egletons.

DION Paul, 54000 Nancy.

RAMONNAY Paul, 25500 Morteau.

Mme Vve BEGHUIN -TORLET, 02500 Hirson.

ORSINI Paul, 20200 Bastia.

FEUCHERT Marcel, 08330 Vrineux-aux-Bois.

GERMAIN Joseph, 59223 Roncq.

AUBRY Maurice, 55140 Vaucouleurs.

VIREY Raymond, 21400 Châtillon.

PETERSEN André, 78380 Bougival.

BEAL Pierre, 42660 Saint-Genest-Malifaux.

FRANCHETEAU Marcel, 72000 Le Mans.

PONTIER Léon, 30100 Alès.

Mme Vve TOULET Fernand, 64100 Bayonne.

PONCET Léon, 01160 Pont-d'Ain.

CLOTTE Charles, 72100 Le Mans.

BELLOTT Roger, 88130 Charmes.

CORTOT Lucien, 25360 Bouclians.

CHAUVEAU Henri, 49330 Châteauneuf-sur-Sarthe.

HOCHARD Jean, 44000 Rezé.

DUMURET Hector, 59490 Somain.

GAUSSEL Albert, 12370 Belmont.

MARTELLI Pierre, 20200 Bastia.

CHARRIER Arthur, 79700 Mauléon.

BIROT René, 49510 Jallais.

L'Abbé MILLELIRI Paul, 20169 Bonifacio.

DENIS André, 87220 Feytiat.

Mme CHRISTOPHE Pierre, 45000 Orléans.

Mme LEPOIVRE Raymonde, 14100 Lisieux.

ROUDIER Raymond, 30670 Aigues-Vives.

PERRET Jean, 25000 Besançon.

VAUGIEN Charles, 52000 Chaumont.

FOUQUET Fernand, 93200 Saint-Denis.

GARREAU Frantz, 45500 Gien.

SCHNEIDER Robert, Belgique.

LEGRAIN Emile, Belgique.

WAULETEL Gustave, Belgique.

MOUFFLET René, 07110 Largentière.

GIAMARCHI Antoine, 20200 Bastia.

DUEZ Julien, 78220 Viroflay.

PAULUS Henri, 06110 Le Cannet.

PEGORER Antoine, 94550 Chevilly-Larue.

MARIE Marcel, 77000 Melun.

VERCASSON Jean, 13090 Aix-en-Provence.

THEUREAU Jean, 71880 Chatenoy-Le Royal.

DESPAUX René, 32300 Mirande.

BONNOT Albert, 17740 Sainte-Marie de Ré.

GAVOILLE Louis, 71110 Chalons-sur-Saône.

FROSSARD André, 07100 Annonay.

Mme Vve CADENEL Alexandre, 13090 Aix-en-Provence

VALLIERE Jean, 80210 Feuquières-en-Vineux.

Mme PAULET Henriette, 81310 L'Isle-sur-Tarn.

NARMORD Etienne, 95520 Osny, avec l'espoir qu'il durera encore longtemps !

LAMOTTE Georges, 66690 Saint-André.

LECLERCQ Gaston, 59152 Chérengh.

ANTONA Vincent, 20259 Corté.

Mme ANTONIOTTI Charlotte, 20200 Bastia.

ASSEAU Léon-Charles, 75015 Paris.

AUTHIER Paul, 25370 Métabief.

BEAU Ernest, 87100 Limoges.

BERTHOU Bernard, 28340 La Ferté Vidame.

BILLARD André, 28000 Chartres.

Mme BOITEVEAU Emile, 85800 Saint-Gilles Croix-de-Vie.

BOUREL Jean, 29227 Plouégat-Guerrand.

Abbé Pierre BOYER-CHAMARD, 92120 Montrouge.

TAILLADE Julien, 63000 Clermont-Ferrand.

TOUBLANC A., 49530 Lire.

TRICOT Pierre, 60200 Compiègne.

TROUCHE Jean, 13870 Rognonas.

TRULIN Georges, 78500 Sartrouville.

VRIGNAUD André, 16190 Juignac.

LACHENAL André, 78170 La Celle Saint-Cloud.

Mme PLANCHER Suzanne, 84120 Pertuis.

Dr CESBRON André, 49270 Saint-Laurent-des-Autels.

PONROY Pierre, 75020 Paris.

CIRCLAEYS Adonis, 59122 Hondshoote.

PECHENART Antonin, 92140 Clamart.

CHAUSSERBOURG Roger, 86310 Saint-Savin.

HAUSPIE Georges, 76410 Cléon.

ZABALZA Marc, 33140 Villenave-d'Ornon.

BULKOWSTEIN A., 92100 Boulogne-Billancourt.

QUINTON René, 92380 Garches.

FRANCESCHI Joseph, 20228 Luri.

DEHOSSAY D.-J.-M., 4050 Esneux, Belgique.

Mme DUPRE Christiane, 45270 Bellegarde, qui écrit :

« Je retrouve tant de choses dans « Le Lien » sur Sandbostel... Mon mari m'en avait tant parlé de ses cinq années de captivité passées au X.B. Bientôt 23 ans qu'il m'a quittée pour toujours ».

Que vous dire chère Amie, sinon toute notre admiration pour tant de fidélité au souvenir de notre cher disparu, et mille mercis pour notre C. S.

DUVAL René, 95230 Soisy-sur-Montmorency.

HUTTE Marcel, 95110 Sannois.

GABARRET Fernand, 64000 Pau.

MONTENOT Robert, 41100 Vendôme.

BIFFAULT Georges, 30129 Manduel.

DIDIER Paul, 70440 Servance.

THIBAULOT E., 94600 Choisy-le-Roi.

ALLAIN Jacques, 27200 Vernon.

CUVIER Fernand, 54170 Colombey-les-Belles.

◆ Premières cartes de vacances :

GEHIN et Mme.

UHR Robert.

DECES

C'est toujours avec tristesse que nous enregistrons la disparition de camarades ou de quelqu'un des leurs. Ainsi :

Frère Armand MILLET, de Saint-Genis-Laval 69230.

MANSUY Albert, 176, rue des Vergers, 88290 Saulxures-sur-Moselotte.

Mme ESCRIBE, épouse de notre camarade Ivan, 36, rue de Stalingrad, 38130 Echirrolles.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE III

Résumé de l'épisode précédent :

Antoine Blavien, un gavroche un peu forte tension internationale. De ce fait, il subit, un climat de préguerre.

Cela n'empêche pas les situations farfelues

Ça y est ! C'est leur tour. Vingt et un en tout. Tu parles d'un mariage !

— « Viens, ma cocotte, dans mes bras ! »

Ils prennent la pose la plus avantageuse possible. Assis, debouts, accroupis. L'opérateur les place.

— « Vous, Mōsseur, la main au ceinturon. Vous, le calot plus en arrière. Sortez les pointes ».

Cinq, dix minutes ça dure les préparatifs. Il s'absente. Les lazzis reprennent :

— Qu'est-ce qu'il est parti foutre ?

— Il a envie...

— Mais non, les mecs, c'est bobonne qu'en reveut.

Toujours aussi spirituels, les pioupiou. Le photographe revient avec un autre appareil. Il met une plaque. Elle est trop grande, il va en chercher une autre. Il prépare. Rectifie les poses figées. S'avance. Recule. Arrange les projecteurs. Bon, c'est au point.

— Ne bougez plus. Déclic. Merci.

— Y'a pas de quoi m'sieur.

Après cela, il ne leur reste plus qu'à faire la tournée des Grands Ducs, à savoir les trois bistrotts du patelin.

A vrai dire, dans le gasthaus, ce n'est pas particulièrement folichon. Des pièces obscures, des chaises inconfortables quand ce ne sont pas des bancs, des grandes tables de bois mal dégrossi, des ampoules minuscules distribuant parcimonieusement des lueurs blafardes au bout de leur fil électrique graisseux, des chaises de mouches sur tout.

Aux murs, de vieilles affiches patriotiques :

« A nos libérateurs », « Vive la terre française ». Cela représente Clémenceau et sa canne, Foch sur son cheval, Lloyd George en uniforme, des Alsaciennes aux coiffes ornées de rubans tricolores.

Ils en sont babas, les biffots. Les voici revenus à l'époque de leurs grands-pères. Dans un coin, il y a un vieux billard russe aux bandes usées. Dans l'autre, un pick-up qui hurle : « C'est un mauvais garçon ».

C'est là leur lieu de plaisir. Ça va être choucaille.

Heureusement, il y a la bière d'Alsace. C'est traître pour qui ne la connaît pas. Ici, on ne triche pas sur le houblon. La fermentation. La levure et tout le toutime. Au contraire, elle est claire, épaisse, mousseuse et bien jolite à regarder ; excellente à boire, titrant une graduation d'alcool qui n'est pas pour les fillettes, les demies porcifs d'écoles publics.

Une plombe plus tard, toute l'équipe est maîtresse du terrain. Les chansons à Tino sont reprises en chœur. L'unique rombière rondouillarde du caboulot invitée à danser. Les disques teutonnants sont systématiquement éliminés ; et trois « anciens » qui se pointent pour jouer les Jules, sont priés d'aller voir ailleurs si la popote est bonne... Ici, c'est « leur » café aux bleusailles. Ah ! Mais, faudrait voir !

La sortie... Dame... C'est pas rutilant. Les jambes sont molles et les envies de pisser multiples. Leur dégaîne a perdu sa dignité, ils vacillent en s'éparpillant.

Soudain, une voiture s'arrête à leur hauteur. C'est une onze légère noire, avec un chauffeur. Rien que ça ! Un civil aux tempes argentées baisse la vitre arrière. Il semble furibard, et leur crie :

— Vous marchez comme des oies !

Non mais, qu'est-ce que c'est que c't'abruti ?

Antoine s'avance :

— Dis donc, papa, si ça te plaît pas tu te fais monter un Vittel-fraise ; c'est facile de charrier les autres quand on est en bagnole.

Briqua en rajoute :

— D'abord, on n'est pas des oies, on est des canards. Coin-coin ! Coin-coin !

Ça y est ! C'est parti. Tous s'y mettent, les mains aux hanches imitant des battements d'ailes : « Coin-coin ! Coin-coin ! »

L'homme fait signe au conducteur de démarrer, tandis qu'ils continuent à brailler : « Coin-coin ! Coin-coin ! »

Planqué dans l'ombre, le caporal Murat, qui a assisté à la scène, est catastrophé. Il murmure dans un hoquet : — Merde ! C'était le colonel !

La tôle, ça n'existe pas pour les jeunes recrues. On se contente donc de les priver de sorties, et de leur infliger des corvées. Les plûches, le nettoyage des réfectoires, des cuisines, les tables, le sol, les abords, le charbon à transbahuter, les chiottes et toute la gadouillerie des emmerdes tandis que les potes se reposent. Après cela, il faut qu'ils se remettent aux exercices, puis qu'ils retournent aux corvailles. Tout ça au sifflet, car il n'y a pas de clairon dans cette caserne.

Bah ! Il paraît que c'est comme ça qu'on fait des hommes.

Ça urge, parce que les événements ne s'améliorent pas. Les Allemands des Sudètes exigent un plébiscite. L'Allemagne veut les annexer. A Berchtesgaden on vitu-père. Les rosbifs font des allers et retours. Les journaux de gros titres. Les gens de la ville biglent la campagne. La factanche risque d'être lourde.

On active de plus en plus la formation accélérée des futurs cadavres. Enfants hier, il faut que, sans transition, ils deviennent des guerriers.

Ce matin-là, on les fait lever à cinq plombes, avec tout le barda, pour une marche de six kilomètres en direction de la Ligne Maginot. Mais, cette fois-ci, on ne se contente pas de leur montrer ça de l'extérieur, on les fait entrer dans la casemate ; à la queue leu leu, parce que ce n'est pas très spacieux. Les moutards (pardon, les hommes) ont l'impression de visiter les catacombes. Les trois mètres de béton, dans les couloirs chichement éclairés par des calbondes anémiques sous hublots, pèsent lourdement sur leurs épaules. Les tuyauteries d'aération font un boucan du diable. Le moteur Diésel monumental ronronne sourdement. Tout

deur, arrive au régiment dans une période de avec ses camarades, une formation accélérée dans de la vie militaire.

ça oblige le lieutenant qui leur fait visiter le « monument » à hurler très fort ses explications. L'humidité suinte le long des murs La chambre de repos où les trouffions piautent est minuscule et noire comme les ortels d'un bougnat. La salle d'armement leur rappelle les sous-marins qu'ils ont vus au cinéma, genre « I.F.I. ne répond plus ».

Antoine imagine la vision d'apocalypse en cas de coup dur. La percussion des obus adverses contre l'ouvrage, le bruit assourdissant de la machinerie d'évacuation des fumées, les gaz asphyxiants que l'on peut y infiltrer, le tir du canon de trente-sept, celui des mitrailleuses jumelées. Un combat titanique où l'on ne voit pas l'adversaire, emmurés dans des pièces trop étroites. Brr ! De quoi devenir cinglé. L'officier fait dans le récit héroïque à dix centimes :

— Si la casemate est prise, on la fait sauter avant que l'ennemi ne s'en empare...

Non mais, ça va pas ! Ils sont syphonnés ces mecs ! Le même se sent oppressé, mal à l'aise, pas du tout en sûreté là-dedans. Il ne doit pas être tout seul. Quand ils refont les six kilomètres du retour, il n'y en a pas un qui l'ouvre. Tout le monde est rêveur, anxieux, perplexe. Avec la conviction profonde que leur Ligne Maginot ça ne va pas être de la gaufrette à la confiture.

Sans doute pour leur changer les idées, et sans souci de leurs pieds douloureux, au retour, on leur fait préparer une revue de détail : lits au carré, paquetages défaits, gamelles reluisantes, chambres briquées à fond, et tou tle monde au garde à vous. Et puis, ma foi, lorsque tout est prêt, on leur annonce que la revue n'aura pas lieu.

C'est ça aussi l'armée !

Et ça continue : les Tchecoslovaques refusent le plébiscite réclamé par les Allemands. Le premier ministre anglais va discuter avec le Führer à Godesberg. Puis on mobilise à Prague. Du coup, la France rappelle des centaines de milliers de réservistes. « Paris-Soir » tire des éditions spéciales. La T.S.F. lance des appels. Les gendarmeries sont assaillies par les trouffignes ayant paumé leurs fascicules. La Home Fleet se prépare. Les Belges prennent des précautions. Ça remue !

Surtout, ne croyez pas que nos jeunes tourlourous sont sensibles à tout ce mic-mac. Pensez-vous. Ils ressentent bien, autour d'eux, un tohu-bohu indescriptible ne correspondant pas au flegme habituel de la vie militaire, mais ça ne les trouble pas outre mesure.

Leur petite caserne est en plein secteur fortifié. Aux premières loges de la dérouillade en cas de conflit. Pourtant, elle semble vivre en marge des événements. Les magazines qu'ils reçoivent sont vieux de huit jours. Les journaux politiques interdits. Les bafouilles des parents nuancent pour ne pas les effrayer et ils sont bouculés, à longueur de journées, pour l'apprentissage et l'accomplissement de tâches diverses : manœuvres, examens médicaux, théories auxquelles ils ne pigent rien et, surtout, managements des armes.

Mais quels managements ! Et quelles armes ! Huit fusils Lebel pour deux cents hommes. En pleine zone de combat, faut le faire ! Ils se les passent et se les repassent en pestant contre la gabegie qui règne dans ce pays où les discours oiseux, enflammés et inutiles prennent le pas sur les réalités.

Le Journal officiel publie les promotions dans l'Etat-Major général de l'armée. Les commandants deviennent colonels ; les colonels, généraux ; les généraux de brigade sont nommés à la division. Tout le monde monte d'un cran dans la hiérarchie et arrose ses nouveaux galons tandis que nos tringlots manient leur unique fusil pour vingt-cinq...

Tout de même, en haut lieu, on doit craindre que ça leur casse le moral, cette situation vaseuse. Alors, sans doute pour qu'ils ne pensent pas trop, on les fait marcher, marcher, marcher.

Les paturons, faut pas les avoir ramollis, sensibles, plats ou fragiles. Les cloques, les brûlures, les échauffements : ils les soignent, faute de mieux, avec de la graisse d'armes. Il paraît que c'est ce qui se fait de pire pour les envenimer. Après ça, ils coupent aux corvailles deux jours durant.

Et puis, comme il faut former à tout prix ces héros en puissance, le soir, alors que leurs quinquets se ferment de fatigue, on les parque, dans le réfectoire qui sert à tout, pour leur faire un cours sur l'histoire du régiment. Nos zigotos s'en tamponnent comme de leur première tétée. Pour passer le temps, ils se piquent les fesses avec des chardons ramassés sur la route, tandis que les officiers, installés sur une estrade de fortune, soliloquent :

— « Créé, le vingt janvier 1656 par Louis XIV, sous le nom de Régiment Royal... »

Phoga murmure :

— Eh ! Dis, t'as vu, Julien, il paraît qu'il est hermaprodite.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un mec qu'a pas de sexe, une espèce de bique et bouc.

— C'est pour ça qu'il avait une voix de châté.

— On le renvoie dans ses foyers.

— Merde ! Alors on a loupé le coche, on avait une gonzesse avec nous et on ne le savait pas...

Là-bas, les officiers continuent :

— « Il a pu s'appeler vingt-troisième demi-brigade de bataille. Vingt-troisième demi-brigade de ligne. Ses qualités de bravoure et de discipline n'ont pas varié... »

Régu s'en mêle en douce :

— Eh ! Les gars, faudra mettre vingt et un centimes chacun pour offrir sa photo au caporal Murat, vous êtes d'accord ?

— Bien sûr, c'est un bon zigue.

« ...Le 11 mai 1745, à Fontenoy, il force l'admiration des Anglais qui lui décernent le nom de « Régiment des Lions »... »

— Eh ! Tu sais que Violette Nozière, celle qu'avait trucidé son paternel, elle est bouclée à Haguenau ?

— Faudra qu'on aille voir où !

« ...En 1813, les recrues du vingt-troisième se couvrent de gloire à Lutzen, Bautzen, Leipzig... »

— Tu connais la dernière ? A Paris, maintenant, ils chantent « Là où il y a des frites ». Ils ont qu'à venir ici, ils auront des haricots.

— Ta gueule ! C'est intéressant ce qu'ils nous racontent les gradouches !

— Tu parles ! Eux, plus il y a de macabes, plus ils sont contents, c'est bon pour l'avancement !

« ...A Waterloo, en 1814 ; à Metz en 1870 ; à l'offensive de la Somme en 1916 ; à Verdun en 1917. Il prend Rouers le 14 octobre 1918 et franchit l'Escaut. Le 13 juillet 1919, le Président de la République remet au vingt-troisième régiment d'infanterie la Croix de la Légion d'Honneur qui lui donne le droit au port de la fourragère rouge. Il n'a jamais failli, noblesse oblige, et restera fidèle à ses devises : « Toujours en tête » et « On ne passe pas »... »

Drôlement perplexes, ils sont, les apprentis griftons en entendant tout ça ; mais les plus philosophes se disent que c'est avec de telles phrases qu'on remue les consciences et que l'on est supposé faire avancer les hommes... de troupe.

Choucaille : Amusant La factanche : la facture.
Les rosbifs : les Anglais. Gradouches : gradés.

(A suivre)

Tous droits réservés. A. BERSET,

Le Lien VB - XA, B, C et A.C.

BUREAU de L'AMICALE 1989

● Président d'honneur :

— Jules FRANTZ

● Président :

— Joseph LANGEVIN

● Vice-présidents :

— Pierre PONROY
— Roger LAVIER
— Robert VERBA
— René SCHROEDER

● Secrétaire général :

— Joseph TERRAUBELLA

● Secrétaires adjoints :

— Henri PERRON
— Bernard ADAM

● Trésorier :

— Marcel MOURIER

● Trésorier adjoint :

— Michèle VERBA

● Rédacteur en chef du « Lien » :

— Joseph TERRAUBELLA

● Rédacteurs adjoints :

— Robert VERBA
— Michel BROT

● Commissaires aux comptes :

— André PALISSE
— Jean SIMON
— Pierre PINEAU
— Emile GEHIN

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 454

HORIZONTALEMENT :

I. - Gamberger. — II. - Aliénante. — III. - Rillettes. — IV. - Ami. - Puent. — V. - Geta. - Rida. — VI. - Inapte. — En. — VII. - Stipe. — Art. — VIII. Tera. - Unle. — IX. - Eres. - Tees.

VERTICALEMENT :

1. - Garagiste. — 2. - Alimenter. — 3. - Militaire. — 4. - Bel. - Appas. — 5. - Enep. - Te. — 6. - Rature. — Ut. — 7. - Gntei. - Ane. — 8. - Etenderie. — 9. - Restantes.

VIENT DE PARAITRE

« DE LA GUERRE A LA PAIX »

par Fernand Masson

(Editions Francophones, 59200 Tourcoing)

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2° trimestre 1989

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNE PIECE DE 25 ANTICHAR DU 2^e RTM A GEMBOLOUX,

13-15 Mai 1940

Le témoignage ci-dessous a paru en 1987 dans la Revue Historique des Armées. Nous remercions vivement son rédacteur en chef, le Général PAILLARD, d'avoir autorisé sa reproduction dans « LE LIEN » VB-X A, B, C.

N.B. - Fait prisonnier le 21 mai 1940, l'auteur fut incarcéré au Stalag VIII C en Silésie. Après deux évasions, il rejoignait son régiment, à Marrakech, le 10 juin 1941.

LE STAGE DE FORMATION ANTI-CHARS A BAVAY

« Tout commença lorsque je rejoignis mon régiment après trente jours de permission passés à Marrakech. Trente jours merveilleux dans la lumière et le soleil; ces choses si bonnes après des mois de grisaille et de froid. De cette drôle de guerre où, pour moi comme pour beaucoup d'autres, il ne s'était rien passé, je ne retenais qu'un morne pourrissement dans la boue de la Woëvre et la neige de la Moselle.

C'était donc dans la région de Maubeuge où venait de s'installer la 2^e RTM (1). On me signifia en arrivant que je devais rejoindre Bavay, où débutait un stage de formation anti-chars. C'est là que j'eus à connaître et mettre en œuvre cet extraordinaire petit canon de 25 mm. C'est à cet instant peut-être que le destin, ma bonne étoile ou mon bon ange, se penchèrent sur ma modeste existence pour m'extraire de la section de mitrailleuses dont j'étais jusqu'ici l'un des non moins modestes chefs de groupe. Je dis cela car de cette section, je ne vis revenir, bien plus tard, qu'un seul élément. Grièvement blessé, il fut rapatrié sanitaire par les Allemands. Tous les autres disparurent entre le 14 et le 15 mai. Tous : Huard, le chef de section, son adjoint, « Zeroual » le caporal d'échelon, mon ami Amalou et la vingtaine de tirailleurs qui la composaient.

Le stage à Bavay ne se termina pas. Il fut interrompu le 10 mai 1940, où l'une des rares camionnettes dont disposait le régiment vint me récupérer pour me faire rejoindre d'urgence mon unité. Dans la nuit, nous avions bien entendu des bruits bizarres, ceux de ronflements hauts dans le ciel. Puis, des ébranlements sourds à quelques kilomètres plus à l'ouest. Levés tôt, nous vîmes, dans l'émail bleu de ce matin de mai, évoluer de bizarres formations de poissons argentés curieusement suivis de traînées blanches. Très haut. Elles semblaient se déplacer lentement et rien ne venait troubler leur vol. Un vol qui semble plein d'assurance et, curieusement, de poésie. Ces vagues qui déjà, plus loin, semaient la mort, signifiaient, ce que nous ne savions pas encore, que l'Allemagne venait de passer à l'offensive et, ce que nous ne pouvions imaginer, que cette vague allait littéralement nous balayer, et nous rejeter, les ouïes béantes — tout au moins ceux qui en réchapperaient — sur des rivages lointains aussi inattendus que désolés (N.B.).

Le moment n'était pas aux atterrissements : stage terminé ou pas, on me confia un canon de vingt-cinq, un avant-train, des munitions, un cheval pour tirer le tout et la destinée des quatre servants, Nepveu le pointeur, Moktar le chargeur, Ahmed et Lahoucine les pourvoyeurs.

Parti de La Longueville, le bataillon franchit la frontière belge le 11 à six heures et prit la direction de Mons sous les ovations de la population qui, de part et d'autre de la route, distribuait café, chocolat et cigarettes. C'était bien parti.

— « Alleie alleie, vous saurez les arrêter, hein savez-vous, alleie alleie... »

Nous allâmes! Dans les faubourgs de Mons, on fit halte. La situation ne permettait plus les déplacements de jour. On partit donc à vingt et une heures trente pour une marche de nuit. Les unités arrivèrent à Hondeng-Goegnies à quatre heures du matin le 12 mai, après une marche harassante par des chemins de terre, et se dispersèrent en alerte DCA dans les bois du Sart et de Couvière. C'est là que vinrent nous rejoindre des camions du train qui embarquèrent les chevaux et le matériel lourd. Les hommes montèrent dans des cars civils réquisitionnés. Ils n'en étaient pas à leur première rotation, et de nombreuses déchirures dans la toiture indiquaient clairement qu'ils avaient été mitraillés en route. Ce n'était guère rassurant.

MOKTAR APERÇOIT LES CHARS

Le 13 à vingt-trois heures, le 1^{er} bataillon occupait ses positions. A mon échelon, je ne pouvais qu'en avoir une vue restreinte. Je savais toutefois que, détaché de mon unité, je me trouvais au sein de la 1^{re} compagnie (Couston-Lemaître) dont 2 sections de voltigeurs à quelque deux cents mètres en avant couvraient ma pièce. Je devais dans l'immédiat mettre en batterie face à la voie ferrée. Cette voie, je ne la distinguais guère dans la nuit pourtant claire, je la devinais plutôt par les silhouettes des tirailleurs qui, échelonnés sur

son parcours, creusaient hâtivement leurs trous. Creuser, c'est ce qu'il me fallait faire au plus vite, me dit l'adjudant Huon, venu me rejoindre et me préciser un peu mieux ma mission. J'appris ainsi où j'étais : devant la voie ferrée Bruxelles-Namur et dans le secteur de Gembloux, grosse bourgade à deux kilomètres à ma droite. Devant, au-delà de la voie ferrée et à ma gauche était Ernage, puis derrière, le village où nous avions débarqué, à la tombée de la nuit, c'était Cortil-Noirmont. Bien sûr, dans la nuit je n'en distinguais rien, mais de m'être situé sur la carte me reconfortait, me donnait en quelque sorte une existence reconnue dans un ensemble.

Le gros de la section se trouvait avec ses mortiers et la mitrailleuse anti-aérienne à deux cents mètres en lisière du bosquet dont je distinguais vaguement la masse sombre. Un peu au-delà, au bord du chemin de terre qui reliait Cortil à Ernage et traversait donc la voie ferrée, était une grosse ferme où s'installait le PC du bataillon et le poste de secours.

Un peu avant l'aube, quelques rafales parties de divers points de la ligne de front, et notamment des sections Arriguy et Huart, postées à la voie ferrée, déclenchèrent chez moi, je dois le dire, plus d'étonnement que d'inquiétude. « Comment, déjà, et le canal Albert alors ? » Les Belges, le long de la route, nous l'avaient dit infranchissable, et puis, il était loin, le canal Albert. Non, un nerveux sans doute qui, par son tir intempestif, avait déclenché celui de toute la ligne de feu. Ou des parachutistes peut-être? on commençait à en parler. Bof! d'ailleurs l'alerte avait été de courte durée et tout était calme maintenant. Ce que je ne pouvais savoir, encore, c'est que la bataille de Gembloux venait de se déclencher.

Au jour, la pièce enterrée, bien défilée derrière un petit repli de terrain et recouverte de ses filets de camouflage, je laissais Moktar de veille et somnolais dans l'anéantissement physique qui suit les longs efforts. Trois jours de marche, une nuit de terrassement, mon trou me sembla bon...

« Cabral chif, Cabral chif (2), li chars, li chars! », c'était Moktar qui me tirait des brumes d'où j'émergeais mal et alertais la pièce.

— Où ?

— « L'gouddem, l'gouddem, chouf, chouf! (3) »

Je regardais et ne vis rien. L'œil exercé de ce montagnard de l'Atlas était plus aigu que le mien... et lui ne dormait pas. Les jumelles rapidement sorties de l'étui me firent voir deux, puis trois, puis quatre chars qui surgissaient de la crête, puis là encore, plus à gauche. En tout six chars fonçaient sur nos lignes dont quatre directement sur moi, me semblait-il, dans la vision grossie de mes jumelles.

PREMIERE VICTOIRE

Le sol qui vibrait sous mes pieds, l'odeur acide si caractéristique de la poudre, le filet de camouflage qui tressautait, me firent réaliser, plus que les claquements secs de la pièce, que Nepveu avait ouvert le feu. Court, je distinguais maintenant les impacts qui griffaient la terre nettement en avant.

« Hausse huit cent ! »

Long sans doute, je ne voyais plus rien et les chars continuaient leur avance.

« Six cent Nepveu, six cent ! »

C'est curieux un char qui s'arrête comme ça, stoppé net dans son élan, on a l'impression qu'il a bondi.

« Ça y est, tu en as eu un, brave vieux, prends celui de gauche, il tire sur les voltigeurs. »

A cadence rapide, rageuse et bondissante, la pièce tirait sans interruption. Un deuxième char s'arrêta. Deux autres louvoyaient maintenant. Réalisant qu'ils étaient pris à partie, mais ne sachant exactement d'où, affolés, ils tiraient des bordées, avançaient en tirant.

Je vis nettement l'impact sur son flanc gauche. Une petite leur rouge s'y était allumée soudain, le culot d'un traceur? le blindage porté au rouge à la pénétration? Puis, brusquement, la tourelle s'ouvrit et une, deux silhouettes, coiffées d'un bérêt et vêtues de noir, en jaillirent, le troisième n'en eut pas le temps, à demi-sorti, il s'affaissa, plié en deux, les bras ballants sur les chenilles.

C'est alors que je réalisais le bruit qui m'environnait. Dans la tension qui était la mienne, pris par mon action personnelle, je n'avais pas eu conscience du crépitement des FM, des « tac, tac, tac » plus lents des Hotchkiss de Huart et de Sabatier, ni des froissements de soie que faisaient là-haut les obus passant sur nos têtes pour aller exploser au-delà d'Ernage sur les unités

Témoignage de Louis BRINDEJONC

allemandes qui montaient. Elle mettait le paquet, notre artillerie, ça oui! et la situation là-bas ne devait pas être confortable. Stoppé vigoureusement, l'ennemi n'insista pas. Petit à petit, le bruit de la bataille s'atténua, puis cessa. Quant aux chars, mis à part les trois laissés sur le terrain et que Nepveu s'acharnait à faire flamber, je n'en vis plus d'autres. Le reste de la journée fut calme.

Le soir, le capitaine Couston-Lemaître vint nous voir et, devant le tas de douilles amoncelées, les trois chars qui fumaient encore, eut une phrase qui m'alla droit au cœur : « Vous êtes de braves gens ». « Ah, les braves gens », s'était exclamé, dit-on, le prince royal de Prusse devant la charge des cuirassiers de Reichshofen (qui eurent moins de chance). Après ce rapprochement osé, je m'endormis avec la vision, au-dessus de mon trou, d'une victoire sur fond de ciel pourpre tendant vers nous ses fiers lauriers. La nuit fut calme, seulement troublée par l'arrivée du ravitaillement et, un peu plus tard, par celle d'une des chenillettes du bataillon qui me livra deux nouvelles unités de feu et vingt mines anti-chars, dites « légères d'infanterie » que je disposais en cordeau à cent mètres devant la pièce.



Un tirailleur marocain.

OU SONT PASSES NOS AVIONS ?

15 mai 10 heures 30. La vague arriva du nord-ouest, passa, me sembla-t-il, à la verticale de Gembloux et fut sur nos arrières. Ce qui semblait une ronde commença : un tour, deux tours, trois tours, et le premier plongea avec un curieux sifflement et si raide que je le crus touché. Mais non, il s'élevait maintenant de dessus les arbres alors que nous parvenait le bruit d'une forte explosion. L'un derrière l'autre, les avions viraient, piquaient, remontaient et s'éloignaient, laissant la place à la vague suivante. Les explosions se suivaient maintenant sans interruption et nous voyions monter de derrière l'écran du bois un épais rideau de fumée brune. Notre artillerie, qui, dans la matinée, avait puissamment redonné de la voix, ses batteries se turent l'une après l'autre, écrasées sous les bombes. La noria dura jusqu'à quinze heures — cinq heures de piqués appliqués maintenant sur toute la position. Leur bruit strident, plus encore que les explosions, nous avait tendu les nerfs à l'extrême. Nous subissions, hagards et impuissants, ce terrible matriquage. Nous voyions les Stukas à l'œuvre et leur terrible efficacité. Mais où était donc notre aviation, nos Morane, nos Devoitine, tant vantés. Dans ce coin de ciel, je n'en vis aucun et c'était bien triste. Un Stuka cependant fut abattu par la mitrailleuse Oerlikon de la CAB 1. Il s'était écarté de sa formation et passait au-dessus de nos têtes. Je vis nettement le côté gauche de sa carlingue voler en morceaux sous l'impact des balles explosives. Une fumée noire s'échappa rapidement de sous ses ailes et il tomba chez lui, derrière la crête.

Suite page 2.

2^e RTM A GEMBOUX Suite

LA BONNE HAUSSE

Puis ce furent à nouveau les chars, suivis de près par l'infanterie d'assaut dont on voyait maintenant bondir les silhouettes rapides. J'avais maintenant la bonne hausse, et dans les cinq premières minutes, deux nouveaux chars furent arrêtés. Ils me semblèrent plus gros et plus lourds que ceux de la veille ; j'identifiais rapidement les silhouettes étudiées à Bavay, il s'agissait cette fois de Marck III, canon de 37 en tourelle et mitrailleuse à l'avant. Mais c'est le nombre plus que le type qui m'impressionna. Une bonne quinzaine de ces monstres sillonnait la plaine devant moi, avançant, s'arrêtant, tirant, cherchant le repli de terrain et la position « à défilement de tourelle ». La pièce tirait sans interruption et je dus calmer un peu Nepveu. A ce rythme, les munitions défilaient vite et dans peu de temps nous n'aurions à opposer aux chars que nos dérisoires mousquetons. Espérer un nouveau ravitaillement me paraissait exclu. Qui aurait pu venir jusqu'à nous, même en chenillette ? A travers le réseau serré des balles, dont nous entendions les claquements au-dessus de nos têtes, au milieu des explosions qui couvraient le secteur, toute progression me paraissait impossible. Toutefois, je ne me sentais pas directement menacé, n'ayant été l'objet d'aucune concentration particulière. Et je raisonnais comme le fait tout combattant plongé dans la bataille :

« Ça dégringole, c'est sûr, beaucoup seront frappés, le sont déjà, mais pas moi, moi, je vais m'en sortir ».

Dans le vacarme de la bataille, le silence de mes hommes était particulièrement impressionnant. Seul Moktar m'avait dit tout à l'heure alors que, pour mieux observer, j'avais sorti le buste hors du trou :

— « Bisse toi, cabral chif, bisse toi, trop mouvis maintenant ».

Sans doute partagions-nous la même angoisse, en ces mêmes instants, avec peut-être, chez mes Marocains, plus de fatalisme et de sens religieux.

— « Allah oua k'bar, allah ichouf » (4).

Pour rompre cet angoissant mutisme, je demandais :

« Nepveu, combien reste-t-il d'obus ? »

— C'est la dernière caissette. Attends, je compte... Quinze !

« Bon ! » (ce qui était vraiment façon de parler).

Il ne fallait plus tirer qu'à coup sûr et surtout pas avant que les chars, maintenant tous défilés, ne se remettent en mouvement.

Vingt minutes que ma pièce était muette. Était-ce cela qui les avait décidés à bouger en face ? Car ça avait bougé, je le sentais, le terrain devant moi n'était plus tout à fait le même. Le balayage de mes jumelles me le confirma. Là-bas, derrière ce repli de terrain, je ne voyais plus le sommet de la tourelle du char qui, tout à l'heure, s'y était embossé.

« Merde ! il était parti et je n'avais rien vu. Où était-il maintenant ?... »

Pas possible, non pas possible qu'ils soient déjà arrivés là ! Derrière une haie qui, perpendiculaire à la voie ferrée, courait jusqu'à la ferme, une masse sombre se déplaçait lentement en cahotant. Je vis rapidement qu'il n'était pas seul ; une autre forme était arrêtée, à une trentaine de mètres devant. Cela impliquait que la voie ferrée était franchie, au moins en un point. Et moi, dont la mission essentielle était d'empêcher ça, je n'avais rien vu ! Comment était-ce arrivé ? L'inaction momentanée, après tant de tension et de fatigue accumulées, nous avait insidieusement engourdis et voilà maintenant qu'il était peut-être trop tard.

« Nepveu, vite, derrière la haie là-bas, à gauche il doit y avoir deux chars. »

— Où ça ? Je ne vois rien.

— Tiens, prends mes jumelles.

— ...Ah oui, je vois, il y en a qui bougent.

— Tu peux les tirer ?

— Attends, je regarde... Non, ils sont trop à gauche. Il faudrait déplacer un peu la pièce.

— Essaye, vite ».

Allongés, travaillant sur le dos, les servants purent la faire ripper de quelques degrés.

« Ça va ? tu peux tirer ? »

— Oui, ça va, mais la pièce ne repose plus que sur une flèche, on a dû replier un peu l'autre.

— Tant pis, vas-y ! »

Le premier char flamba tout de suite ; un coup heureux dans le réservoir sans doute. L'autre fut arrêté dans la minute qui suivit.

« C'est le septième ! Sept, on en a déjà eu sept, dis donc ! »

— Ah, dis donc ! »

Cette brève éloquence résuma notre bulletin de victoire et mit fin à notre angoisse.

L'étonnant était qu'aucun de ces chars n'ait apparemment découvert d'où partaient ces coups qui leur tombaient dessus si drus.

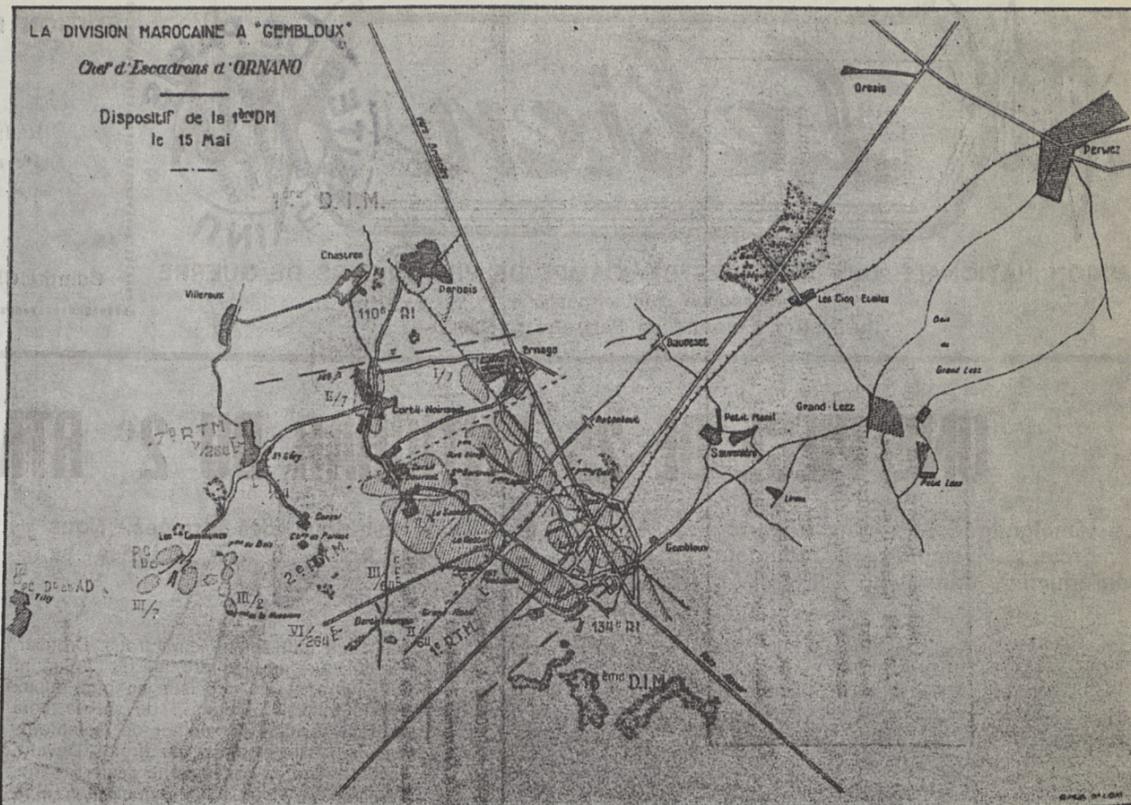
PUISSANT MAIS AVEUGLE

A l'instruction, j'avais souvent entendu cette remarque : « Le char est un engin puissant, mais il est aveugle ». Un peu comme le rhinocéros en somme. Après tout, c'était peut-être vrai. Mais d'autres engins avaient de bien meilleurs yeux. Ils étaient même spécialisés dans l'observation ; comme ce Fieseler qui, quelques instants plus tard, vint tourner au-dessus des emplacements de la première compagnie.

Lorsqu'il se dirigea vers nous, pas plus haut que d'une centaine de mètres, nous tirâmes bien quelques coups de mousquetons. Il ne sembla pas s'en émouvoir beaucoup et, après un virage ronronnant, revint lentement vers nous, pencha l'aile et lâcha quelque chose. Une chose qui descendait en tourbillonnant, et derrière laquelle, une fumée violette s'échappait.

« Tiens ; ils lancent des feux de bengale maintenant ? »

Quoi qu'il en fût, c'était bien visé. La fumée



violette dépotait maintenant à plein tube, à vingt mètres devant nous.

... Les deux premiers coups claquèrent l'un derrière l'autre un peu sur notre gauche. Deux autres suivirent, à droite cette fois. Quelques secondes, trente peut-être, puis quatre coups arrivèrent, derrière et très près. Je perçus nettement le chuintement qui précédait leur arrivée et compris : nous étions la cible d'un groupe de mortiers dont la mission était de faire taire cette pièce anti-chars, si gênante et enfin repérée. Les coups se suivaient maintenant : devant, derrière, sur les cotés, par deux, par quatre. Nous étions dans la fourchette (5). Le sol tremblait sous nos corps, dans nos dos recroquevillés, sous les grands coups d'assommoir assénés sur nos têtes. La mienne s'enfonçait entre mes épaules. A ce rythme, je n'en aurais bientôt plus. Ils en étaient là-bas au tir d'efficacité, sept ou huit projectiles sur la trajectoire ! Il en serait ainsi jusqu'à la fin, je le savais, la fin, celle de la pièce, la nôtre, c'était inéluctable. Précédés de chuintements brefs, comme de grands coups de faux, les obus se suivaient et tombaient si près que nous étions sans cesse arrosés de débris de terre et que la fumée des éclatements nous suffoquait, une fumée blanche jaunâtre à la saveur acide. Ma tête continuait de s'enfoncer et ma vessie, lentement se vidait. J'avais de curieuses sensations ; celle d'être dans une caisse étroite secouée à chaque coin par des êtres grimpaçants. Cette autre : d'être lié au poteau d'un de ces engins utilisés dans les foires pour mesurer la force des fiers à bras : vous savez, quand on tape assez fort une masse remonte le long du poteau et vient percuter un pétard. Les gros bras tapaient, tapaient, à grands coups de maillet ; tout à l'heure, l'un d'eux m'atteindrait et ma tête éclaterait, écrabouillée. Je voyais nettement la chose, si bien que c'était comme un autre moi qui se trouvait au fond du trou, un moi misérable et condamné ; le moi lucide observait, curieusement détaché. Ces phantasmes, ce doublement m'aidèrent sans doute à rester là, comme la mission le commandait, à ne pas céder à la panique qui m'envahissait, à ne pas bondir hors du trou et courir, courir...

Le coup qui tomba sur la pièce ne me sembla pas plus près que les autres ; non, mais je vis quelque chose passer au-dessus de moi, on aurait dit une manche, puis un corps suivit, un corps qui franchissait le rebord de l'abri et disparaissait. Dans le même temps, je perçus que Nepveu m'appela :

« Brindejonc, ça y est, je suis touché. »

— Où ça ?

— Dans le dos.

— Attends j'arrive ».

L'obus était tombé entre les flèches du canon, sur Ahmed peut-être, dont le corps disloqué, gisait projeté sur la culasse. Nepveu était agenouillé sur la flèche gauche à son poste de pointeur. Deux petites déchirures aux lèvres sanglantes barraient sa veste sous l'omoplate. Moi je ne ressentais rien, aucune douleur ; je pouvais remuer, me déplacer. Un peu de poudre brûlait sur mes vêtements, mais j'étais indemne. Comment était-ce possible ? Il existe au combat de ces miracles. J'interrogeais Nepveu :

« Tu as mal ? »

— Un peu.

— Tu pourras marcher, courir ?

— Je ne sais pas. Je vais essayer ».

Le tir avait cessé ; pour ceux d'en face, l'objectif était atteint. Comment arrivâmes-nous jusqu'au poste de secours, l'un soutenant l'autre, courant, plongeant à terre, nous relevant, persuadés qu'au prochain bond l'arme automatique qui nous poursuivait allait mettre fin à notre course ? Ce fut le second miracle de cette journée. Mon nom ne devait pas figurer sur le grand livre ouvert à la page du 15 mai 1940. La cour de la ferme que je dus traverser pour descendre à la cave abritant le poste de secours, était jonchée d'éclats. Tout le monde décidément en avait eu pour son grade. Je retrouvais Moktar allongé sur une table. Un adjutant médecin achevait de couper les débris de chair qui pendaient encore au-dessus de l'épaule. Je me demandais comment il avait eu la force d'aller seul jusque-là avec un bras arraché et une importante perte de sang. Enfin, il était vivant et j'essayais de le reconforter.

« T'en fais pas Moktar, c'est fini maintenant, tu vas aller à l'hôpital et puis bientôt à Marrakech. Inch'Allah (6) — Inch'Allah ! mi la main, gabral-chif, ou il i la main ? »

C'est vrai le bras c'est peu de chose, l'important

c'est la main, ce merveilleux outil qu'il y a au bout. Et quand on a perdu son bras, on a aussi perdu sa main.

RETOUR DE L'ENFER

J'étais maintenant dans cette ferme qui abritait encore le PC du bataillon et le poste de secours. Des sections de voltige s'y étaient sans doute repliées car je vis le chef de l'une d'elles, l'adjudant Robert, couché sur la pente d'un toit. Cette image me saisit par ce qu'elle avait d'insolite, d'autant plus que l'arme qu'il tenait en main ne l'était pas moins, un fusil de chasse qu'il épaulait de temps en temps. Il tirait à chevrotines sur des fantassins allemands qui s'infiltraient déjà dans les jardins bordant la ferme.

« Et je les vois les salopards ; ils ne sont pas loin, hé », me dit-il avec un accent qui sentait la garbure. Je ne restais pas longtemps désœuvré. Le lieutenant Gaidot, mon commandant de compagnie qui, venant d'être blessé, se trouvait au poste de secours, me chargea de rassembler les isolés — les pauvres incapables de mon espèce — que je pourrais trouver et d'attendre ses ordres. Il revint peu de temps après et me conduisit avec la dizaine de tirailleurs rassemblés à grand peine dans une écurie. Un trou qu'un obus venait d'ouvrir permettait une vue très large du champ de bataille et je reconnus, avec des sentiments très divers, l'emplacement occupé quelques instants plus tôt.

« Le PC vient de recevoir un message du capitaine Couston. Il demande du renfort (7), son poste est là, à trois cents mètres, face à nous en direction de la voie ferrée (ça je le savais !). Il doit agiter son fanion de compagnie. A cet instant, vous essaieriez de le rejoindre ».

Je venais de l'enfer, je m'en étais sorti par miracle et voilà qu'on me demandait d'y retourner ! Cette fois, je n'en reviendrais pas : on ne provoque pas ainsi la chance.

Il était dit pourtant que cette chance devait m'accompagner tout au long de cette curieuse journée. Je ne me souviens que très confusément de ce qui suivit. Une grande gerbe de feu, un craquement de tonnerre. Et puis un trou. Je repris mes esprits au poste de secours. Comment y étais-je revenu ? Il m'avait fallu traverser la cour, descendre des marches. Je ne retrouvais aucun souvenir, aucune vision de ces gestes. L'obus éclatant au milieu de l'étable m'avait projeté là, annihilant le temps et l'espace. Les coups tombaient maintenant sans arrêt sur cette malheureuse ferme, dont une aile commençait à brûler.

Le bruit court d'une contre-attaque menée par le 3^e bataillon avec des chars. Enfin ! j'en vis arriver, débouchant de Cortil-Noirmont, une demi-douzaine, des H39, courts et ramassés. Ils furent immédiatement pris à partie. Les coups qui ricochaient sur leur blindage ne les arrêtaient pas. Ils dépassèrent la ferme. L'un arriva près de mon ancien emplacement, le dépassa. Alors, je pensais au barrage de mines posé la veille. Se pouvait-il qu'ils n'en fussent pas prévenus ? Je le vis sauter et retomber, inerte, et tout de suite prendre feu. Quelle tristesse ! Les autres n'allèrent guère plus loin ; les tirs d'anti-chars en eurent raison. Tenir dans la ferme qui brûlait n'était plus possible. Le poste de secours se replia au milieu des éclatements. Tous les blessés, je crois, ne purent être brancardés. J'en trainais un, accroché à mes épaules, jusqu'au poste régimentaire. Des projectiles traceurs filaient au ras du sol.

Je pus rejoindre à vingt heures ce qui restait de la section d'engins. Le regard stupéfait que Huon posa sur moi m'indiqua, mieux que des mots, d'où je revenais ».

(1) Régiment de Tirailleurs marocains.

(2) Caporal-chef.

(3) Devant, devant, regarde, regarde.

(4) Dieu est grand.

(5) Intervalle séparant deux, ou plusieurs coups, considérés comme au but.

(6) Pour les anciens Marrakechois qui pourraient lire ces lignes, je précise que le chaouch manchot que l'on a pu voir quelques années plus tard à la piscine de Marrakech était ce même Moktar qui avait obtenu ce poste des services municipaux.

(7) Je connus bien plus tard la teneur de ce message. Il disait à peu près ceci : « Je ne peux plus tenir, mes sections sont anéanties. Si vous ne pouvez m'envoyer des renforts, ce sera mon dernier message ». Le capitaine Couston-Lemaître put néanmoins se replier. Il devait être tué le lendemain à Seneffe.



Aux anciens d'ULM qui n'ont pas oublié le territoire de leur captivité, à tous nos amis de l'Amicale que l'histoire de la Seconde Guerre mondiale passionne et captive, nous offrons les lignes qui suivent, extraites d'un ouvrage paru en 1988 aux Editions Gallimard et à propos duquel on lit en quatrième de couverture :

« Œuvre clé d'une ampleur sans pareille, Danube est une plongée culturelle dans le cours du grand fleuve et des siècles qui, à travers mille et une rencontres, vicissitudes, migrations et mutations, ont modelé le destin des Européens que nous sommes ».

L'auteur, **Claudio Magris**, est professeur de littérature à l'Université de Trieste. Nous ne saurions trop vous recommander la lecture d'une œuvre aussi remarquable en tous points et nous remercions vivement les Editions Gallimard de nous avoir autorisé à reproduire ici ces brèves pages.

(J. T.)

— Claudio MAGRIS ; Traducteurs : Jean et Marie-Noëlle PASTUREAU. (c) Garzanti 1986. (c) Editions Gallimard, 1988, pour la traduction française.

A MAINS NUES CONTRE LE TROISIEME REICH

C'est à Ulm que s'est épanouie l'une des plus belles fleurs de l'intériorité allemande. Hans et Sophie Scholl, le frère et la sœur arrêtés, condamnés à mort et exé-

tés en 1943 pour leur lutte active contre le régime hitlérien étaient d'Ulm et aujourd'hui leur nom a été donné à une école supérieure. Leur histoire est l'exemple de la résistance absolue qu'Ethos oppose à Kratos ; ils ont su se révolter contre ce qui semblait à presque tout le monde une évidente et inévitable acceptation de l'infamie. Comme l'a écrit Golo Mann, c'est à mains nues qu'ils combattaient contre la formidable puissance du Troisième Reich, ils affrontaient l'appareil politique et militaire de l'Etat nazi armés de leur seule raison, avec laquelle ils diffusaient des tracts contre Hitler. Ils étaient jeunes, ils ne voulaient pas mourir et ils n'avaient pas envie de dire adieu au charme des beaux jours, comme le dit tranquillement Sophie le jour de son exécution, mais ils savaient que la vie n'est pas la valeur suprême, et qu'on ne peut l'aimer et en jouir que lorsqu'elle est mise au service de quelque chose qui la dépasse, et qui l'éclaire et la réchauffe comme un soleil. C'est pour cela qu'ils sont allés sereinement à la mort, sans peur, sachant bien que le prince de ce monde est déjà jugé.

UN ENTERREMENT

C'est à Ulm encore que s'est déroulée, sur la place de l'hôtel de ville, une autre scène du théâtre allégorique de l'intériorité allemande. Le 18 octobre 1944 avaient lieu, en présence de von Rundstedt, les funérailles nationales du feld-maréchal Rommel. La foule, ignorante, qui lui rendait un dernier hommage, croyait qu'il était mort des suites d'une blessure pour la défense du Reich, alors qu'il était dans le complot du 20 juillet et placé dans l'obligation de choisir entre un procès et un suicide, il s'était empoisonné. Voilà encore un des paradoxes de l'intériorité allemande : Rommel n'était certes pas homme à craindre d'être exécuté, il ne lui manquait pas ce courage avec lequel, par exemple, Helmut James von Moltke affronta ouvertement le tribunal nazi du peuple et la pendaison. Les lettres qu'il écrivait à sa femme manifestent, en même temps qu'une grande tendresse, un sens des responsabilités digne d'un homme honnête. A ce moment-là, il a probablement cru rendre un service à sa patrie, déjà tellement en danger, en évitant le désarroi et l'incertitude dont un tel procès eût éclaboussé l'Allemagne, en transformant soudain un grand soldat en ennemi de la nation.

Avec une sèche maîtrise de soi et dans un suprême mais paradoxal sacrifice, il fit taire la voix de sa conscience et apporta une aide indirecte mais efficace au régime hitlérien qu'il avait tenté d'abattre, à Hitler qu'il avait voulu tuer. Sa formation ne lui permettait pas de distinguer nettement, même à ce moment-là, son pays du régime qui le pervertissait et le trahissait en prétendant l'incarner. Du reste les alliés eux-mêmes, méfiants et peu ouverts face aux propositions avancées par des envoyés de l'Etat-Major allemand pour abattre le nazisme, ont eu leur grosse part de responsabilité — à partir de la paix carthaginoise de Versailles — dans cette identification funeste entre pays et régime. Ce qui a joué à coup sûr un rôle déterminant dans le choix de Rommel, c'est l'importance donnée dans l'éducation allemande au respect et à la fidélité, qui est en soi une grande valeur, puisqu'elle implique la loyauté à l'égard d'autrui et de la parole donnée, mais qui est si profondément enracinée qu'on ne parvient pas à l'extirper même quand le sol natal est devenu un marécage putride. Cette fidélité est si forte qu'elle empêche parfois de se rendre compte de la tromperie dont on est victime, de comprendre qu'on est fidèle non plus à ses propres dieux mais à des idoles monstrueuses et que justement, au nom de la vraie fidélité, on a le devoir de se révolter contre qui l'exige abusivement.

Von Stauffenberg lui aussi, auteur d'un attentat contre Hitler, était déchiré par ce partage bien allemand entre la fidélité à la patrie et celle envers l'humanité — et cela peut nous aider à comprendre combien il était difficile d'armer et d'organiser une résistance en Allemagne. Mais bien entendu on retrouve ailleurs que dans l'Allemagne du Troisième Reich le dilemme fondamental, qui peut revêtir plusieurs formes, entre la fidélité à l'universel et la fidélité au devoir personnel de chaque jour — entre l'éthique de la conviction et l'éthique de la responsabilité, pour reprendre les termes de Max Weber, personne n'ayant jamais établi de diagnostic plus juste sur les contradictions des systèmes de valeurs entre lesquels se débat notre civilisation. Parmi les crimes du nazisme il y a aussi la perversion de l'intériorité allemande ; dans la mise en scène de ces funérailles, devant l'hôtel de ville d'Ulm, il y a la tragédie d'un homme droit représentée comme mensonge.

La Gazette de HEIDE

LE 8 MAI 1945 AU KOMMANDO 584 DE HEIDE

On sentait la fin de la guerre toute proche. Dès le 20 avril, les P.G. refusèrent d'aller au travail et restèrent dans la baraque.

L'intendant civil nous avait bien menacés de nous couper les vivres mais le ravitaillement était assuré par les colis américains que Roger MARQUETTE était allé chercher en camion-gazo à Lubeck où ils étaient en souffrance sur les docks. La totalité des camps, sauf ceux du Schleswig-Holstein étaient libérés, nous ne lésions personne et ils risquaient d'être pillés par les Allemands.

L'intendant se cassa donc les dents. De plus, menacé par l'homme de confiance d'une dénonciation aux Anglais, car il n'avait pas la conscience tranquille, il dut nous assurer le pain en quantité suffisante.

Les Serbes sacrifièrent une petite génisse volée sur le pré et après s'être servis, pendirent la carcasse dans les lavabos où chacun put se tailler une escalope, les bouchers ne manquant pas.

Dans ma chambre, un camarade se procura une portée de jeunes marcassins d'un mois qui firent nos délices.

Le temps était au beau fixe. Les grilles des fenêtres avaient été arrachées et reposaient dehors contre le mur.

Les drapeaux alliés, le Russe avec sa faucille et son marteau, l'Américain, l'Anglais, le Français et le Belge flottaient au vent au bout de leur mât dans la cour d'appel après la cérémonie des couleurs exécutée dans un ordre impeccable, contrastant avec la nonchalance que nous employions pour les appels allemands.

L'avenir semblait serein. Un seul ennui venait des chasseurs et bombardiers légers anglais qui, patrouillant dans le ciel clair, attaquaient en piqué toutes les formations entrevues, civiles ou militaires. Un Français STO qui acclamait un avion depuis le milieu de la route fut abattu d'une rafale. Notre kommando était signalé par ses drapeaux mais une confusion était toujours possible et nous étions à la merci d'un exalté.

Un important convoi de voitures allemandes, portant le fanion nazi sur les ailes, traversa la ville... c'était le général DOENITZ, successeur d'Hitler, qui gagnait le nord du Schleswig, dernier bastion du Grand Reich.

La presse allemande locale ne paraissait plus, aussi pour nous tenir au courant des événements, un P.G. belge travaillant chez un réparateur radio « emprunta » un poste de TSF à son patron et l'installa dans le couloir central de la baraque. Branché en permanence sur la France, nous avions le point de la situation toutes les heures.

Les commerçants en alimentation : bouchers, boulangers, grossistes en denrées alimentaires avaient bien essayé de convaincre leurs gefangs de venir assurer le ravitaillement de la population mais ils s'en retournèrent chez eux bredouilles, fort heureux encore de ne pas avoir été molestés.

Les gardiens ne se montraient plus, ils se confinaient dans leur Wachtschub dans l'attente de la captivité.

Quand par hasard le Kommandführer mettait le nez dans la cour, il poussait la servilité jusqu'à saluer militairement les gradés P.G. Nous leur avions confisqué leurs armes et attendions la venue des Alliés pour les leur remettre.

Une jeep isolée pénétra dans la ville où flottaient partout des drapeaux blancs et poursuivit sa route plus au nord.

Le 8 mai, la nouvelle du cessez-le-feu éclata, diffusée par le haut parleur du poste. Nous étions enfin libres. Une sensation d'ivresse nous inonda.

Les Anglais arrivèrent et investirent les bâtiments municipaux. Nous étions libres d'aller où nous voulions. Nous soignâmes notre tenue à la demande des autorités anglaises.

Un jour, des Gefangs se virent reprocher par une patrouille anglaise de ne pas porter de ceinturon.

— Nous n'en avons pas, répondirent-ils, ils nous ont été retirés par les Allemands au moment de notre captivité.

— Nous allons y remédier, rétorqua le chef de patrouille. Et avisant un groupe d'officiers allemands qui, pleins de morgue, arpentaient sans armes le trottoir, leur ôta leurs « Got Mit Uns » et les tendit au P.G. libérés qui se hâtèrent de s'en ceindre la taille.

Nous devons attendre sur place notre rapatriement, il nous était interdit de regagner la France seuls pour ne

pas encombrer les routes.

L'aumônier de la compagnie, Pierre SOUCHE, (que je salue) avec le Père BRIANT et le séminariste FEILLET célébrèrent une messe d'action de grâce, dans l'église de la ville et elle fut servie par des enfants de chœur allemands. A l'issue de la cérémonie, j'appris qu'il devait se rendre avec un tilbury à cheval, prêté par un civil allemand, dans les environs de Büsum. Je lui demandai une petite place et allai retrouver mes amis du 908.

Je passai dans ce kommando ouvert à tous les vents cinq agréables journées et en profitai pour visiter la ville en touriste, consommant des cafés, la plupart du temps gratuitement, tant la peur des représailles tenait les cafetiers.

A la mairie les Anglais ramassaient les fusils de chasse (aux phoques et aux canards), les munitions et les appareils photos. Les P.G. libérés qui voulaient des Zeiz Ikon ou des Voiglander étaient autorisés à se servir.

Puis le rassemblement pour un départ imminent fut annoncé. Un camarade qui connaissait un Docteur-Vétérinaire qui possédait une voiture, lui demanda de nous conduire à Heide. Il le fit avec plaisir. Mal lui en prit, car il se fit confisquer sa voiture à l'entrée de la ville, n'ayant pas de laissez-passer. Hypocritement nous nous en excusâmes. Il dut faire le trajet du retour à pied, « vingt kilomètres ».

De retour au 584 je retrouvai mes camarades. Un gardien civil, pédicure de son métier, nous proposa ses services et vint officier au kdo avec sa trousse et son repose-pied. Les corvées de nettoyage incombèrent aux wachtmanns militaires qui nous logeaient de côté dans la crainte d'un coup de pied au c... (toujours possible).

Cette situation dura encore une semaine ; puis le départ se fit en camions anglais. En traversant la ville, je pus apercevoir, toujours à la même place, l'Opel de mon conducteur bienveillant, reconnaissable à son inscription sur le pare brise : Tierarzt : Vétérinaire.

Quand vous lirez ces lignes, qui rappelleront bien des souvenirs à certains, vous serez revenus d'Hercourt où, je le souhaite, vous aurez passé de bons moments. Vous pourrez lire dans un prochain Lien le compte rendu de cette rencontre d'Hercourt fait par Georges CAMUS et Janette PROST.

Recevez chers(es) amis(es) mes fraternelles salutations.

AYMONIN Jean - 27641 X B.

Mots croisés n° 453 par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT :

I. - Réfléchir en se creusant le ciboulot. — II. - La contrainte l'est vraiment, presque à rendre fou! — III. - On les aime beaucoup quand elles sont hachées menues et cuites dans la graisse, particulièrement au Mans. — IV. - Pote. - Exhalent une odeur nauséabonde. — V. - Son frère Caracalla le fit mettre à mort. - En mettant « Dé » devant, il recouvrit sa bonne humeur et perdit ses plis. — VI. - Incapable de bien faire. - Adverbe. — VII. - Tronc non ramifié comme le palmier ou l'aloès. - Bien faire en est un. — VIII. - Préfixe qui placé devant une unité de mesure la multiplie par un billion. - Liée. — IX. - Epoque où l'on commence à compter les années. - Chevilles bien fixées en terre.

VERTEICALEMENT :

1. - Directeur d'une entreprise fréquentée par une majorité d'automobilistes. — 2. - Donner de quoi bequeter. — 3. - Le prisonnier de guerre l'a forcément été. — 4. - Unité servant à évaluer l'intensité du son. - Sex-appeal. — 5. - Est disposé à s'engager dans une gâche, mais en montant. - Interjection utilisée chez les Marseillais. — 6. - Biffure. - Note. — 7. - Geint d'une façon désordonnée. - Quand il est bâti il est stupide! — Four dans lequel on recuit le verre plat. — 9. - Accompagnent les Postes quand elles doivent conserver les lettres jusqu'à ce qu'on les réclame.

SOLUTION EN PAGE 6.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

**CHAMPAGNE
LECLERE**
(Fils de A. LECLERE ex-P.G. VB)
Manipulant
CHAUMUZY - 51170 FISMES
Livraison à domicile.
Demandez prix.

—O—
PRIERE AUX AMIS DU STALAG VB
QUI VOUDRAIENT RECEVOIR « LE LIEN »
DES STALAGS VA-VC
DE SE FAIRE CONNAITRE
EN NOUS ECRIVANT
—O—



Quelques brèves nouvelles.

— En cette fin d'avril une carte de Lourdes de notre ami JOUILLEROT, où il était en pèlerinage, me charge de vous transmettre ses amitiés. Notre ami n'oublie pas les copains. Merci à lui.

— Avec des nouvelles de la santé de Yolande DROUOT, laquelle doit venir en mai faire un petit séjour chez ses enfants à Niort — pas loin de Poitiers —. Elle profitera de son passage dans la région pour venir passer quelques jours avec la femme de MARTIN. Nous reparlerons donc des copains du 604 et de notre très regretté Maurice, trop tôt disparu, hélas!

— En ce début de mai, une mauvaise nouvelle : le décès de Mme MARSCHAL, la compagne de notre regretté ami Robert. A ses enfants nous leur avons exprimé notre peine à tous, ayant apprécié à maintes reprises sa gentillesse et son dévouement. Les voici à jamais réunis.

Au mois prochain les amis...

M. MARTIN.

Mle 369 - Stalag IB, puis XB.

« LA LÉGION »

Soir de printemps 1942. Chambrée 147. Tous les P.G. sont au lit, lumière éteinte. C'est l'heure de l'appel du soir. La porte s'ouvre, un homme entre dans la pièce et promène le faisceau de sa lampe électrique sur les lits occupés. Son tour de piste est vite fait. Mais un homme, enfoui sous sa couverture, n'est pas resté indifférent à la promenade de l'homme de service : c'est le gars de Beaucaire, l'ami CONTESTIN. Il n'a pas reconnu, dans la clarté pâlotte de la lampe électrique, le « posten » habituel. Ce dernier, son tour de chambre accompli quitte la pièce en lançant un timide « gute nacht ».

La porte à peine fermée, notre Titin méridional se met sur son séant et lance à la cantonade : « Hé, les amis ! On a touché une nouvelle tête de con ! » A peine eut-il achevé sa phrase que la porte s'entrebaille et la tête de l'Allemand apparaît et répond au crieur nocturne : « Avec ta tronche, mon pote, on fera la paire ! » Et tout ça en excellent français ! Puis il disparaît dans un éclat de rire.

Saisi de stupeur, CONTESTIN se retrouve assis sur le bord de son lit, les jambes pendantes, au-dessus de son copain RENKES, qui occupe le lit du rez-de-chaussée. Retrouvant la parole, car il en faut beaucoup plus pour couper le sifflet à notre Beaucairois, il prend la chambrée à témoin : « Vous avez entendu les copains ? Ce cézigue-là n'est pas né en Forêt Noire, croyez-moi ! Il parle même l'argot comme un vrai parisien... et c'est certainement un parisien de mes deux, engagé dans la Légion des Volontaires Français ! Un gars qui va nous en faire baver car ces types-là sont tous des faux-jetons ».

Du lit du dessous monte, dans la nuit, la voix placide de RENKES :

« Dis donc, le marchand de peaux de lapins (CONTESTIN était ferrailleur à Beaucaire et son ami RENKES avec qui il faisait équipe pour la corvée journalière de soupe pour les Allemands, aimait l'appeler familièrement « le marchand de peaux de lapins ») tu vas nous laisser roupiller ? L.V.F. ou pas, on s'en fout ! Demain il fera jour, on se renseignera auprès de notre gardien en allant à la soupe ! Allez, bonne nuit ! »

Le lendemain matin, à 6 heures, les infirmiers se retrouvent dans le sous-sol pour la corvée de patates. CONTESTIN a déjà « sonné la générale ». Tout l'hôpital est au courant de la venue au Waldho d'un Français de la L.V.F. Le bouthéon va bon train ! Il y en a même un qui n'hésite pas à lancer dans les conversations « l'arrivée d'une section de la L.V.F. à la caserne des tanks à Villingen ». Cette annonce est accueillie par des huées indignées. Ainsi va l'information du P.G. !

Au déjeuner, à 11 heures, chambre 147, nous attendons avec impatience le retour de la corvée de soupe allemande. Enfin les voici : CONTESTIN précédant RENKES. Rien qu'à voir la mine triomphale de notre Titin nous devinons qu'il a de belles choses à nous raconter :

— Eh bien les gars, on s'est foutu le doigt dans l'œil jusqu'au coude avec notre légionnaire. C'est pas un Français... c'est bien un Allemand qui a fait sept ans de service à la Légion Etrangère. C'est même un drôle de zig... Sept ans qu'il a fait à la Légion ! Il s'est engagé à Aubagne près de Marseille, à l'âge de 33 ans. Il voulait voir du pays, il a été comblé : Il a fait le Maroc, l'Algérie, la Syrie, le Tonkin, toute l'Indochine... et puis partout, partout... Il est enchanté de son passage à la Légion. Il venait d'être renvoyé dans ses foyers, du côté de Fribourg, quand la déclaration de guerre l'a surpris chez lui. Et il a été fait aux pattes, comme nous, mais pas du même côté. RENKES nous signale que c'est « le légionnaire » qui emmenait la corvée de soupe : « C'est un bon gars », dit RENKES, toujours placide.

Ainsi « Le Légionnaire » fit son entrée dans notre vie de P.G. Le surnom lui resta. Il nous accompagna souvent dans nos sorties en groupe. Avec lui nous étions tranquilles. A notre première sortie, il tint à nous mettre au courant de sa situation. Il savait qu'il était surveillé par ses supérieurs et au moindre manquement ils ne le louperaient pas. Nous l'avions rassuré qu'il n'avait rien à craindre de notre part et qu'avec lui nous jouerions franc jeu.

Lors de mon départ en avril 1943, le Légionnaire était toujours là. C'est avec plaisir à l'instant des adieux, que je lui serrai la main, comme celle d'un ami que l'on quitte.

Henri PERRON.

REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

AU PROGRAMME DE L'ANNEE 1989

- Le N° 1 (fin mars) est consacré aux **réserves des armées** ;
- Le N° 2 (fin juin) traite des **armées de la Révolution** ;
- Le N° 3 (fin septembre) a pour sujet la **guerre 1939-1945**, dont un dossier « de Lettre » ;
- Le N° 4 (fin décembre) comprendra un dossier sur l'**Indochine**.

MODALITES D'ACQUISITION

- 1 - Les bulletins d'abonnement accompagnés de chèques doivent impérativement être adressés au siège de la RHA à Vincennes.
- 2 - Les chèques de paiement sont à établir à l'ordre de : ADDIM-RHA.
- 3 - Les abonnements couvrent l'année légale (un numéro fin mars, fin juin, fin septembre et fin décembre).
- 4 - Pour éviter toute erreur les **demandes de changement d'adresse** doivent mentionner l'ancien domicile.
- 5 - Les prix s'entendent port et emballage inclus.

TARIFS POUR 1989 :

- **Abonnement (4 numéros)**
 - France 250 (TTC)
 - FFA 235 (HT)
 - Etranger 450 (HT)
 - Soutien 500 (TTC)
 - Elèves-étudiants 150 (TTC)
- **Numéro individuel**
 - 1989 : 75 F (TTC)
 - 1988 : 60 F (TTC)
 - 1987 : 50 F (TTC)
- Avant 1987 : 30 F (TTC)
- Ecrin reliure avec vignette millésimée : 70 F (TTC)

● **ADRESSE** : Château de Vincennes, 94304 Vincennes Cédex.

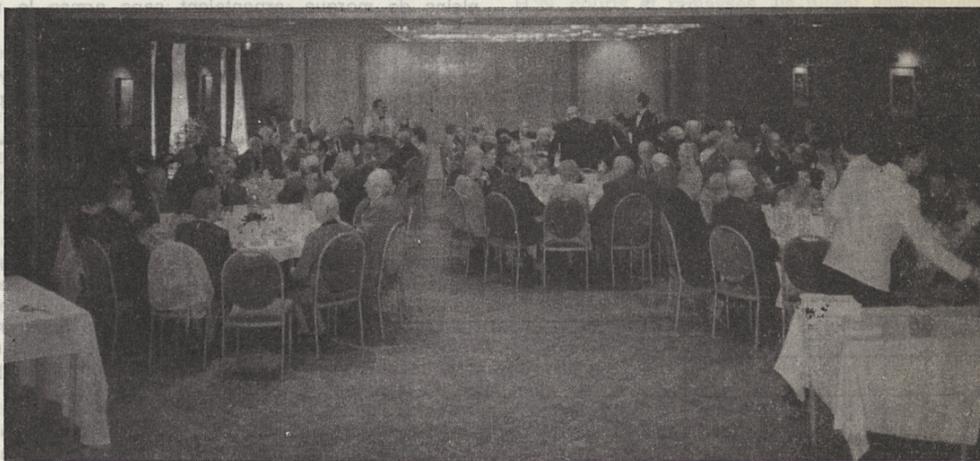
LISTE DES ARTICLES « GUERRE 1939-1945 » PARUS DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES

- 1/1945 - Avec le Général Leclerc en Tunisie par le Général INGOLD. La victoire de Colmar - Document 1^{re} armée. Episodes de la libération de la Bretagne par le Colonel EON.
- 3/1946 - Le maquis de la Loire-Inférieure, par le Lt-Colonel KINLEY. La bataille de Belgique et du Nord, par le Commandant P. LYET.
- 4/1946 - La campagne d'Italie, par le Capitaine BESSIERE. La campagne de France, par le Commandant P. LYET. Avec le Colonel Leclerc du Tchad au Fezzan, par le Lt de DA RUVAR.
- 3/1947 - La libération des déportés par la 1^{re} armée française. Le caporal stratège, par le Colonel CARLIER. Le 29^e G.R.D.I. dans la bataille, par le Commandant de ROLLAND. La bataille de Moscou, par le Général GUILLAUME. La libération de Paris, prise de l'école militaire, par le Commandant GAUDET.
- 4/1947 - La bataille des Alpes, par le Général MER. Le 29^e G.R.D.I. dans la bataille (suite), par le Commandant de ROLLAND.
- HS/1947 - L'île d'Elbe, par le Lt-Colonel ACHARD-JAMMES. 1945 - Franchissement du Rhin - S.H.A.T. Ceux de la 1^{re} Division blindée, par le Général VIGIER. A l'assaut du Nid d'Aigle - 2^e D.B.
- 1/1948 - La bataille des Alpes (suite), par le Général MER. Le combat de la Longueville, par le colonel TROULLIER. Au Général Leclerc, par le Général INGOLD. Une initiative : 20-23 mai 1944, par le CI de GUILLEBON. Nouvelles précisions allemandes sur la manœuvre de mai-juin 1940, par le Lt-Colonel de COSSE-BRISSAC.
- 2/1948 - La bataille des Alpes (suite), par le Général MER. L'enfer de Dunkerque, par le Général ARMENGAUD. Paris ville ouverte, par le commandant P. LYET. Les combats de Forcy-Mouny, par le C.E. VESSERAU.
- 3/1948 - La bataille des Alpes (fin), par le Général MER. La campagne germano-polonaise, par M. Robert JARS. La 5^e D.B. dans la victoire de Colmar - 1^{re} armée française. Reims 1945 souvenir du Général SEVEZ, présenté par le Général KOENIG. Dans l'armée allemande 1940-1945, par M. BOPP.

- 4/1948 - Secteur fortifié de la Sarre, attaque allemande du 14 juin 1940, par le Commandant ROUX. L'armée polonaise en France, par le Capit. L'HOPITALIER. La fin de l'Afrique Orientale Italienne, par le Commandant CHALUFOUR. Le 5^e R.I.M. en Italie, par le Colonel PIATTE.
- 1/1949 - L'Allemagne et son armée, par le Lt-Colonel de COSSE-BRISSAC. Contre les ponts de la Meuse, par M. Claude POSTEL. Le 5^e R.T.M. en Italie (fin), par le Colonel PIATTE.
- 2/1949 - La Wehrmacht - vue de France (septembre 1939), par M. CASTELLAN. Saumur. Annonce de Leclerc faite à la France, par M. Pierre NORD. La campagne de Russie de Brest Litovsk à Moscou, par le Lt-Colonel de COSSE-BRISSAC. Les Canadiens en Normandie.
- 3/1949 - La Wehrmacht vue de la France (septembre 1939) (fin), par M. CASTELLAN. La campagne de Russie de Brest Litovsk à Moscou, par le Lt-Colonel de COSSE-BRISSAC.
- 1/1950 - Après la percée de Sedan, de la Bar à la Vence : 14-15 mai 1940, par le C.E. d'ORNANO. Une semaine décisive sur la Somme (VII^e armée - mai 1940) (fin), par le Commandant VIAL. Les convois de Corse, par le Général LEPOTIER. L'attaque aérienne des communications (6 mars-6 juin 1940), par Claude POSTEL.
- 4/1952 - La Pologne terrassée (août-septembre 1939), mémoires du Général FAURY, avant-propos du Général RUBY. La campagne du Moyen-Orient (1940-42), par le Commandant PETITJEAN. Le réseau F.2. La libération de la Bretagne, par le Cdt WAUQUIER.
- 1/1957 - L'expédition de Norvège - Namsos - Février-mai 1940, Général AUDET. La glorieuse histoire des goums marocains, par J. du CHAFAL.
- 2/1957 - Le réarmement des Français, octobre 1942 - mai 1945, traduit par Marcel VIGNERAS. Une base franco-américaine (1944-45), par le CI PHILIBERT. Avec les Américains de la 5^e Armée, mai 1944, les Français ouvrent la route de Rome, traduction d'après Sydney T. MATHEWS.
- 3/1957 - L'armée allemande de 1939-1945 (1^{re} partie), par A. GOLAZ.
- 2/1959 - Une remarquable action combinée. L'attaque sur Lae, Nouvelle Guinée, 4-5 sept. 1943, par le Lt-Colonel MERGLEN

- Comment furent actionnées par l'Etat-Major français de Londres, les forces françaises de l'intérieur, par le Capitaine MATHIS.
- 1/1960 - La campagne de Finlande, par Philippe CONTAMIN. Témoignages et documents 1939-1940, par le CI P. LYET.
- 3/1960 - 10 mai 1940. La surprise aéroportée sur le canal Albert, par A. MERGLEN. L'axe Rome-Berlin et la campagne italo-grecque, par Ch. BURDICK.
- 1/1961 - Vandy, 9 juin 1940, par A. GOLAZ. Souvenirs et témoignages 1939-1940, par le CI P. LYET.
- 1/1962 - Le XI^e Corps à la bataille de la Meuse, 10-15 mai 1940, par le Lt-Colonel LEGOYET. Les chars français à Voncq, 9-10 juin 1940, par A. GOLAZ. Les divisions légères mécaniques en Belgique, mai 1940, par le Colonel P. LYET. Campagne d'Italie 1943-1944. Du Garylana au Mago, avec un bataillon de tirailleurs marocains, par le Général B. de SUSBIELLE.
- 1/1969 - La 3^e D.I.A. dans l'attaque du Belvédère (janvier 1944), par le Commandant BOULLE. La participation française à la campagne d'Italie, par le Colonel LE GOYET.
- 2/1969 - La plus grande évasion de la dernière guerre, par le Commandant EVEN. Les Djich dans la campagne de Tunisie (1942-1943), par J. L. SOULIE. La 3^e D.I.A. en Italie. La prise de Castelforte (12 et 13 mai 1944), par le Commandant BOULLE. La 2^e D.B. en Normandie : Alençon, Corranes, Ecouche, août 1944, par le Commandant de WAZIERS.
- 4/1969 - Aperçu de la résistance française, par le Ct HEIDET. La résistance armée : le « rapport Jérôme » du 16 février 1944, par le Lt-Colonel Gilles LEVY. Un réseau de renseignement de l'O.R.A. dans le sud-est de la France en 1943-1944, par le Colonel DEFRASNE. De la chute du Vercors à la libération de Grenoble, par le Général H. ZELLER. La reconstitution des 1^{er} et 2^e C. A. après le débarquement de Provence, par le Lt-Colonel PRILLARD. La bataille pour les Vosges (sept. 1944-déc. 1944), par le Général GUILLAUME. La ruée vers le Rhin (nov. 1944), par le Cdt de WAZIERS. Les missions militaires françaises de liaison dans la libération, par le Capitaine de GOUBERVILLE.

A SUIVRE



La Chesnaie du Roy, 16 mars 1989

DIMANCHE 21 MAI

Après deux ans d'absence, nous avons pu grâce au feu vert du médecin-traitant venir à « l'Opéra-Provence » retrouver, le temps d'un café, nos amis de l'Amicale, parmi lesquels : LANGEVIN, PERRON, PLANQUE, VERBA, MOURIER, DUMONTIER et quelques autres dont les noms m'échappent, et ces dames très fidèles.

Cette brève reprise de contact « de visu » — car nous restions en liaison grâce au « Lien » — a été pour nous deux, ma femme et moi, comme un coup de fouet qui a remonté notre moral.

Amis qui êtes peut-être aussi dans l'adversité, écrivez-nous et si vous le pouvez venez nous voir rue de Londres, joignez-vous à nos rencontres, gardez le contact ! L'amitié P.G. fera le reste...

Roger LAVIER.